
*Ces femmes « qui remuent leurs os » : construction identitaire dans les
parcours et les récits de voyageuses de culture allemande
(XIXe-XXe siècles)¹*

Richard PARISOT

Également déterminée par les structures mentales et les processus psychologiques, l'identité personnelle se construit dans le cadre d'expériences singulières : l'individu se trouve inséré dans des institutions qui canalisent son action et lui fournissent des justifications symboliques. Les institutions (famille, État, éventuellement religion), ont toujours maintenu leur place centrale dans les dispositifs d'identification sociale. Mais si de nos jours, au XXIe siècle, l'interrogation identitaire est, selon la tendance générale, plutôt liée à l'avènement de l'individu, sujet de son existence et devenu progressivement la figure centrale des sociétés contemporaines, il n'en a évidemment pas toujours été ainsi et on trouve, dès que l'on se penche sur des témoignages du passé (récits, romans

¹ Comment citer cet article : Référence électronique : Richard Parisot, « Ces femmes 'qui remuent leurs os' : construction identitaire dans les parcours et les récits de voyageuses de culture allemande (XIXe-XXe siècles) », p. 39-55, *e-CRIT3224* [en ligne], 5, 2013, mis en ligne le 3/9/2013. URL : <http://e-crit3224.univ-fcomte.fr> Tous droits réservés.

ou autres), la trace de ce cheminement vers toujours plus de mise en scène du soi². Mais cette construction sociale de l'identité personnelle a toujours été, on le sait, plus difficile pour les femmes que pour les hommes, dépendantes, pour des raisons multiples, ethniques, sociales, sociétales, religieuses, culturelles, de leur père, leurs frères, leurs époux, autant dans l'espace de leur maison et de leur pays que dans la chrysalide de leur corps. Pour pouvoir se créer une nouvelle identité, voire une identité tout court, la femme, sans doute encore davantage que l'homme, doit bâtir cette identité dans un processus de séparation/intégration sociale probablement plus conflictuel et cette opposition se réalise dans un processus de création de nouveaux repères identitaires : la spécificité selon les individus se fait en relation avec le désir de continuité du sujet, à savoir dans le désir d'appartenance ou non à une lignée, à un environnement, à une culture ou à un imaginaire.

Ce double jeu existe dans et par des actes. Quand on s'intéresse au destin et à l'œuvre des femmes voyageuses, on constate rapidement que le simple fait de quitter maison et pays met en branle tout un travail de réflexion sur ce qu'est le soi, à moins que ce travail n'ait tout simplement précédé, de manière rationnelle et consciente ou non, le départ vers d'autres horizons. Pour certaines femmes, le voyage a été l'occasion d'échapper à un destin trop étroit, entièrement inféodé à l'homme, père, époux ou autre. Dans la sphère germanique, ces voyageuses peuvent être — à l'instar de leurs consœurs venant d'autres cultures — des artistes, des femmes de lettres, des journalistes ou des femmes de diplomates. Mais ce sont aussi parfois des missionnaires, des aventurières, des mères de famille qui laissent tout pour s'émanciper d'un sort qui leur était attribué par la classe masculine dirigeante. À la fin du XVIIIe siècle, mais, en ce qui concerne les Allemandes, Autrichiennes ou Suissesses, plutôt aux XIXe et XXe siècles, ces femmes vont brusquement ou peu à peu, selon les cas, découvrir leur corps à travers le voyage et

² Pour cette introduction, voir : <http://www.yrub.com/psycho/psuid01.htm> ; ainsi que : dcalin.fr/textes/identite.html consultés pour la dernière fois le 06/05/2011.

l'écriture de leur voyage. Autrefois leurs déplacements étaient soumis au rapt, au voyage de noces, au pèlerinage, au déplacement professionnel du mari qu'elles accompagnaient : à présent, conservant leur corset, leur robe jusqu'aux chevilles ou découvrant l'aspect pratique du vêtement dit masculin, elles vont parcourir l'Europe, puis le monde, se construisant une nouvelle identité non seulement en décalage avec le monde des hommes qu'elles laissent à la maison mais également au contact des femmes de ces pays étrangers et inconnus³. Si leurs motivations, influencées qu'elles sont par une éducation qui favorise la domination masculine, restent semblables parfois à celles des hommes, elles parviennent à trouver une voie propre, singulière, plus proche souvent des femmes et des enfants qu'elles rencontrent, plus sensibles aux aléas de leur vie. Nous essaierons ici d'illustrer et de développer ce thème à l'aide des récits, rédigés le plus souvent en langue allemande, d'Ida Hahn-Hahn, d'Ida Pfeiffer ou Annemarie Schwarzenbach.

Pour voyager il faut déjà pouvoir quitter la maison et éventuellement le pays. Au XIXe siècle, dans le droit fil du XVIIIe, on court le monde, on explore, on conquiert, on découvre le proche comme le lointain, on crée des sociétés savantes, des musées, on dresse des inventaires et des cartes, on mesure, on défie si bien l'inconnu qu'entre faire la guerre, coloniser, évangéliser, étudier, explorer, commercer, émigrer et visiter, nombreuses sont les raisons de prendre la route. S'il y a des hommes pour partir au loin, il y a aussi des femmes même au début du siècle quand le déplacement est encore terriblement périlleux et inconfortable. L'héritage des Lumières s'est diffusé dans une société qui croit en la connaissance par l'observation comme elle croit en la supériorité de ses valeurs. Rapporter des savoirs n'est pas le privilège de l'explorateur ou du savant ; les voyageuses parties faire l'expérience du monde, entraînées elles aussi dans

³ On pourra consulter entre autres : Gabriele Habinger, *Frauen reisen in die Fremde, Diskurse und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert*, Vienne, Promedia, 2006.

la dynamique générale de l'expansion des connaissances, se sentent en mission pédagogique et, au retour, publient le récit de leurs aventures. Partir et écrire : double émancipation dans une société qui veut limiter le territoire des femmes à la vie domestique. Éducation et liberté sont étroitement liées dans ce processus d'émancipation.

Louise Bourbonnaud, à qui un voyage solitaire de « cent-quarante-cinq mille lieues terrestres » donne le droit, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, de narguer les entraves, résume bien cette indestructible volonté, elle se fait la messagère de la fierté des femmes :

Quelle nature impressionnable que celle de la femme ! Comme un rien la bouleverse, l'effraie, lui fait perdre la tête ! Quelle organisation incomplète du point de vue du sang-froid, de la présence d'esprit, de l'impassibilité devant les difficultés dont la vie est hérissée et auxquelles elle se trouve en butte à chacun de ses pas. Sans l'homme que ferait-elle ? Comment se débrouillerait-elle, la pauvre ? Eh bien, j'ai voulu montrer, moi, femme, que ces idées émises plus haut sur la femme commencent à être bien vieilles et hors concours. Jeune encore, jouissant d'une assez belle fortune, veuve c'est-à-dire maîtresse de mes actions, j'ai entrepris de faire mon tour du monde⁴.

Artistes, épouses d'hommes appelés au loin, exilées, croyantes, missionnaires, militantes, romancières, reporters, scientifiques, touristes, aventurières, malades ayant besoin de climats favorables, les femmes entreprennent leurs voyages sous des auspices divers qui rendent chaque récit singulier et l'ensemble unique.

Mais il ne faut pas oublier néanmoins qu'il est toujours plus facile pour des femmes aisées et riches de quitter maison et territoire. En outre, rares ont été, avant le XIXe siècle, les femmes d'origine et/ou de langue allemande qui voyagent et publient soit des relations de voyage soit des ouvrages scientifiques (comme une Anna Maria

⁴ Sur Louise Bourbonnaud : Françoise Lapeyre, *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Editions Payot, 2007.

Merian). Elles sont plus nombreuses parmi les anglophones, sans doute à cause de la politique expansionniste de l'Angleterre d'alors. Et les germanophones restent, à la différence de Merian, bien souvent dans l'ombre de leurs voyageurs d'époux. Ainsi en va-t-il de Friederike von Riedesel qui après la naissance de son troisième enfant suit son mari en Amérique du nord début 1776, lequel est au service des troupes brunswickoises levées par l'Angleterre pour mater l'insurrection dans les colonies nord-américaines. Retenue prisonnière à la suite de la défaite de Saratoga, la famille Riedesel ne rentre en Allemagne qu'en 1783 et ce n'est que plus tard, à ses frais, que Friederike publie ses lettres⁵. Ici point de savoir à proprement parler, à peine si l'on voit l'esquisse d'une émancipation dans cette publication. Le cas de Regula Engel, que l'on surnomme parfois l'amazone de Napoléon⁶, est également parlant. Cette Suissesse épouse à l'âge de dix-sept ans un soldat qui s'engage dans un régiment de Suisses de l'armée de Napoléon. Pendant plus de vingt ans, Regula va suivre son mari dans ses différentes campagnes à travers l'Europe et l'Égypte, on dit même qu'elle y combattait, vêtue de l'uniforme, et elle suivit Napoléon sur l'île d'Elbe après la capitulation de 1814. Elle perdit son époux et deux fils lors de la bataille de Waterloo, elle-même y fut blessée. Deux de ses fils accompagnèrent Napoléon à Sainte-Hélène. Rentrée en Suisse, elle se retrouve quasiment seule, elle qui avait mis vingt-et-un enfants au monde, démunie, elle va donc se mettre à la recherche de ses enfants survivants, ce qui la fera traverser toute l'Europe et même aller aux États-Unis d'où elle revient en 1824 pour publier des mémoires dont le titre comporte le mot 'veuve' pour bien marquer, encore, son attachement à l'époux⁷.

⁵ F. C. L. et F.A. Riedesel. (1965). *Die Berufsreise nach Amerika: Briefe von Friederike Riedesel Freifrau zu Eisenbach und Friedrich Adolf Riedesel Freiherr zu Eisenbach. (Im Text unveränderter, um Einführung und Bildteil erweiterter) Neudruck der 2. Aufl.* Berlin, 1801. Mit einer Einführung von Joachim Graf von Bernstorff. Berlin: Haude u. Spener.

⁶ Regula Engel, *Frau Oberst Engel, Memoiren einer Amazone aus Napoleonischer Zeit*, Zürich, Limmat Verlag, 2009.

⁷ Titre allemand : *Lebensbeschreibung der Wittwe des Obrist Florian Engel von Langwies, in Bündten, geborener Egli von Fluntern, bey Zürich, Enthaltend die Geschichte ihres Herkommens, Jugendschicksale, Verheurathung und weitläufige Reisen im Gefolge der französischen Armeen durch ganz Frankreich, die Niederlande, Italien, Spanien,*

Malgré cette vie agitée, elle mourra fort âgée, à 92 ans.

Wolfradine von Minutoli, suivant son diplomate de mari en Egypte au début du XIXe siècle, deviendra une grande spécialiste de l'histoire égyptienne et des pyramides. Et l'on voit ici se dessiner une plus nette émancipation par le savoir et la science, démarche initiée dès le XVIIe siècle par une Anna Maria Merian. Pour s'émanciper, et pas seulement de manière symbolique, cette dernière, grande voyageuse allemande au Surinam, s'était, dès la fin du XVIIe siècle en 1685, séparée de son mari et — cause ou conséquence ? — avait trouvé refuge avec ses filles dans un château qui appartenait au gouverneur du Surinam précisément. Ce grand voyage en Guyane hollandaise, qu'on lui déconseille parce qu'elle est une femme et qu'elle entreprend courageusement à l'âge de 52 ans (ce qui est à l'époque un âge respectable) avec l'une de ses filles justement, pour y étudier la faune et la flore tropicales, va lui permettre de se faire une notoriété dans le milieu scientifique, avec beaucoup de difficulté d'ailleurs puisque les hommes sont assez hostiles à la recherche au féminin⁸.

La comtesse Ida Hahn-Hahn divorce très vite de son très riche mari Adolf, probablement pour éviter le scandale lié à sa relation avec le baron Adolf Bystram. Pendant la durée de cette liaison, de longs et fréquents voyages la conduisent en Italie, en France et en Espagne, en Scandinavie, et en Angleterre, en Écosse et en Irlande, ainsi qu'en Orient. Pour se libérer plus vite en quelque sorte, elle a confié l'éducation de sa fille handicapée à d'autres personnes et on pense qu'elle a probablement abandonné le fils qu'elle a eu avec Bystram et dont elle niera toute sa vie l'existence. Après la mort de Bystram en 1848 et surtout à partir de 1850, année de sa conversion au catholicisme, elle reprend ses voyages à travers l'Europe, sous le signe à présent de la mission, elle fonde

Portugall, die Oesterreichischen und Preussischen Staaten, Deutschland und besonders auch der Expedition in Egypten und einer späteren Reise nach Amerika. Von ihr selbst beschrieben, und von einem älteren Verwandten revidiert und mit Anmerkungen begleitet.

⁸ Gabriele Habinger, *op.cit.*, p. 35-36.

même un couvent pour filles publiques à Mayence⁹.

Ida Pfeiffer, élevée comme un garçon par son père et initiée au voyage par les lectures de son précepteur-poète Emil Trimmel, accepte d'épouser en 1820 le docteur Pfeiffer, un juriste de Lemberg (Lviv). Elle s'installe dans cette ville, située à 800 km au nord est de Vienne. Son mari est de vingt-quatre ans son aîné. La situation matérielle du couple devient très difficile quand l'avocat Anton Pfeiffer perd sa clientèle, après avoir tenté de combattre la corruption. Ida Pfeiffer doit faire face à ces difficultés et assume l'éducation de ses deux fils. En 1833, laissant Anton Pfeiffer à Lviv, elle revient à Vienne avec ses fils et un séjour chez un oncle, à Trieste, en 1836, ravive les envies de voyages de sa jeunesse. Après bien des vicissitudes, la Viennoise Ida Pfeiffer (1797-1858) va entreprendre, à 45 ans, à un âge déjà fort avancé pour l'époque, toute une série de voyages qui s'étalent sur 16 ans : d'abord, dans la plus grande tradition, ce sera un voyage en Terre Sainte, en 1842. Puis en 1845 ce sera son fameux voyage dans le Grand Nord, comme elle l'écrit (Islande et Suède). Deux immenses voyages suivront, autour du monde, le premier de 1846 à 1848 (Rio et le Brésil, le cap Horn et Valparaiso, Calcutta, le Gange, Dehli, Bombay, puis retour vers l'Europe par Bagdad et le Proche-Orient où elle visite des harems, Tiflis, Istanbul ...) Le deuxième voyage autour du monde, entrepris de 1851 à 1855, la conduit de Bornéo à Djakarta puis aux Célèbes, ensuite vers la Californie et l'Amérique du sud, Panama, l'Équateur, le Pérou. En Équateur, elle rivalise dans l'ascension des hauts sommets avec les grands explorateurs et scientifiques Tschudi et Humboldt, dont elle recevra plus tard une lettre extrêmement admirative et élogieuse. Elle revient ensuite par Panama vers le nord, elle visite la Nouvelle-Orléans, le Mississipi et remonte jusqu'aux chutes du Niagara qu'elle considère comme le couronnement de ce voyage. Puis elle décrit des zigzags : Montréal, Québec, New-York, elle repart ensuite vers Lisbonne après une halte aux Açores, Londres, Hambourg,

⁹ Voir, entre autres : [http://www.zeno.org/Literatur/M/Hahn Hahn,+Ida+Gr%C3%A4fin+von/Biographie](http://www.zeno.org/Literatur/M/Hahn+Hahn,+Ida+Gr%C3%A4fin+von/Biographie), consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

Berlin où elle rend visite à Humboldt. Enfin de 1856 à 1858, elle se met en route vers Madagascar et elle reviendra de ce voyage, épuisée, pour mourir à Vienne en 1858. Tous ces voyages s'assortissent évidemment de récits aux descriptions minutieuses non seulement des conditions du voyage et de l'état de la voyageuse, mais également de remarques scientifiques de plus en plus nombreuses et pertinentes, qui constituent autant de marques de savoir¹⁰.

Autre exemple, caractérisé par un abandon de domicile, de mari et d'enfant, celui de la Viennoise Bertha Eckstein Diener, plus connue sous le pseudonyme de Sir Galahad, qui, grâce à ses voyages mais également par son travail pour la cause des femmes, va se faire un nom dans la recherche sur le matriarcat. Née en 1874 à Vienne donc, elle appartient à une famille d'industriels et doit à ce titre épouser contre son gré un industriel viennois. Le malheur a malgré tout du bon car les Eckstein reçoivent chez eux des hôtes venant de la société de théosophie parmi lesquels on trouve Karl Kraus, Adolf Loos et Peter Altenberg, poète et dramaturge. Très vite Bertha va quitter son mari et son fils de 5 ans pour partir en Egypte, en Grèce puis en Angleterre. Elle divorcera, aura avec un médecin juif un autre fils qu'elle confiera à une famille d'accueil et repartira sur les routes. Elle reste connue pour son ouvrage *Mères et amazones (Mütter und Amazonen)* qui s'appuie sur les thèses de Bachofen, un historien du droit suisse qui a élaboré une théorie du matriarcat. Et également pour un essai critique sur la situation des femmes pendant les *Gründerjahre*, les années de fondation de l'Empire en Allemagne et en France¹¹.

On le voit, les voyages de femmes, qui souvent ont commencé à voyager grâce à ou à cause des hommes et de leurs obligations professionnelles, se détachent peu à peu ou brutalement de cette contingence et cela passe fréquemment par un abandon d'une chrysalide ou d'un corset. Sinon, seule une solide santé et une forte constitution

¹⁰ Voir : Gabriele Habinger, *Ida Pfeiffer, eine Forschungsreisende des Biedermeier*, Vienne, Milena Verlag, 2004.

¹¹ Voir : <http://www.aeiou.at/aeiou.encyclop.e/e099365.htm>, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

permettent aux intéressées d'attendre d'avoir achevé leur rôle de mère et d'éducatrice pour partir, en fin de vie en quelque sorte, vers de nouveaux horizons.

Mais si le premier pas semble franchi, le deuxième, celui d'une éventuelle construction identitaire libérée de toute influence patriarcale, masculine ou de toute chaîne éducative, est loin d'être accompli ! On aurait pu attendre, de la part de ces femmes voyageuses qui avaient souvent souffert du joug de leur éducation qu'elles aient un peu plus de compréhension pour la réalité des mondes qu'elles découvraient. La difficulté tient essentiellement au jeu subtil de l'autre et du même, car la découverte de l'autre renvoie immédiatement à soi, au même et remet en question la culture propre de la voyageuse. Les voyages représentent une confrontation avec l'autre et une expérience de soi dans l'étrangeté ou plutôt l'extranéité. L'implication de l'autre est tellement nécessaire à la construction de soi que Gingrich (Vienne) parle d'une dialectique du même et de l'autre. Mais l'autre comme catégorie n'est pas donné par nature et ne peut se constituer et se pérenniser que grâce à une construction de soi. C'est bien sûr ici qu'apparaît la notion d'ethnicité telle que l'a définie Max Weber dans *Economie et société*. Stuart Hall a bien identifié et décrit ces aspects dans sa recherche sur la vision occidentalisée ou occidentalisante de l'orient, ce qu'il appelle discours de l'occident et du reste, en mettant bien l'accent sur l'exclusivité de la vision occidentale. Homogénéisation et dichotomie étant les principales caractéristiques de cette vision qui fonctionne sur des oppositions binaires et de grossières simplifications et réductions. La tentation d'occidentaliser le reste est grande, et on la retrouve dans les parcours et les récits des voyageuses de langue et/ou de culture allemandes. C'est ainsi que le même nous est présenté comme base normative dans la plupart des rapports, récits et autres essais liés aux voyages des femmes, au moins jusqu'au XXe siècle. Pour Ida Pfeiffer, la mesure de toutes choses reste le monde et l'univers dont elle est issue: ce qu'elle découvre et qui diffère de ce monde, elle le trouve repoussant, l'apparence et le costume des peuples qu'elle rencontre, leur culture, leurs mœurs et leurs coutumes. Ses textes sont imprégnés

des valeurs d'une Viennoise de bonne famille. C'est ainsi que bien souvent, elle n'identifie pas ce qui se présente à elle, car c'est un objet qu'elle ne connaît pas, elle n'est pas prête à recevoir l'inconnu, le non immédiatement identifiable et la représentation de l'autre se stéréotypise.

Quelques exemples : si à Rio les maisons sont bâties sur le modèle européen, elles sont petites et n'ont qu'un rez-de-chaussée ou un étage (régression par rapport au modèle : une maison de deux étages est rare !) Il ne faut pas s'attendre aux étalages et aux vitrines des magasins européens, on ne trouve rien de vraiment beau ni précieux. Les mœurs y sont souvent dépravées car les familles continuent à confier l'éducation de leurs enfants à des Noirs. Même si Ida Pfeiffer tente de faire la part des choses entre nature et éducation, elle ne parvient pas à se défaire de ce jugement : certes les Noirs ne sont pas le stade intermédiaire entre le singe et l'homme comme d'aucuns le prétendent, mais l'éducation prend mal sur eux. Elle loue les efforts qu'ils déploient pour se vêtir et travailler dans des ateliers comme des Européens, mais la copie ne peut remplacer l'original (le Blanc). Ida ne peut s'imaginer le Noir en dehors de l'état de 'nature' que le Blanc lui a attribué à jamais¹². Anna Forneris, née en 1789, Autrichienne célèbre également, va entreprendre un voyage au Moyen-Orient, ira jusqu'en Azerbaïdjan, mais ce sera pour mieux critiquer la culture étrangère : « Paresse, mensonge et tromperie sont les principaux ingrédients de leur caractère. Ils ont des conceptions très vagues de l'honneur, de l'amour du prochain ou de la honte ; leur dieu, c'est l'argent » etc¹³.

Même une Alma Karlin, autre voyageuse autrichienne, lors de son séjour dans les mers du sud, au début du XXe siècle, en particulier les îles Salomon, décrit avec un excès

¹² Ida Pfeiffer, *Eine Frau fährt um die Welt. Die Reise 1846 nach Südamerika, China, Ostindien, Persien und Kleinasien*, in : <http://sophieold.byu.edu/literature/index.php?p=author.php&authorid=186>, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

¹³ Gabriele Habinger, « Reisen, Raumanerkennung und Weiblichkeit », Vienne, Maria Anzbach, 2006, p. 278, in www.sws-rundschau.at/archiv/SWS_2006_3_habinger.pdf, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

caricatural le caractère sauvage des peuples qu'elle y découvre et assure ainsi la permanence des valeurs européennes¹⁴.

Les voyages entrepris par des femmes ne peuvent échapper à ces mailles, ils contribuent même d'une certaine façon à l'élaboration de nouveaux chemins, de nouvelles voies qu'empruntera le colonialisme. Et quand il s'agit d'Orient, même l'élan et l'enthousiasme, spontanés la plupart du temps, des voyageuses et voyageurs sera toujours un peu suspect, suspecté. On connaît bien sûr la thèse d'un Edward Saïd sur l'orientalisme, sur l'importance de l'orient dans la constitution de l'image de l'occident (et inversement).

Pour la plupart de ces femmes les dés sont ainsi pipés d'avance. Faire, certes sans l'homme, aussi bien sinon mieux que lui, être la première à découvrir tel ou tel objet scientifique, tel paysage, telle tribu : on est bien dans la même logique que l'homme. Curieusement, étrangement, la femme qui souhaite son indépendance, c'est-à-dire la reconnaissance et la connaissance de l'autre par l'autre, ne se construit que par le même. Cette obsession de l'indépendance à tout prix leur fera trouver beaux même les harems, jugés par la plupart comme des havres de paix et de calme au féminin. Pas un mot ou presque sur l'exploitation et la dépendance des femmes du harem. Et quand cela arrive, comme chez Ida Hahn-Hahn, c'est pour parler des femmes comme de femelles. On a affaire ici à ce que Bénédicte Monicat, dans son étude *Itinéraires de l'écriture au féminin*, nomme le paradoxe des harems¹⁵.

Mais il n'est sans doute pas plus simple de se débarrasser de son éducation occidentale que de ses oripeaux. Ce sont de lourds bagages et le mot d'ordre n'est pas encore de voyager léger !!! Le traitement du corps se fait à l'image des bagages. Engoncé dans des corsets, juché parfois sur des chaussures à talons, couvert de plusieurs

¹⁴ Voir : Alma Karlin, *Im Banne der Südsee*, 1930 ou *Mystik der Südsee*, Berlin Lichterfelde, Hugo Bermühler Verlag, 1931.

¹⁵ Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin, Voyageuses du 19e siècle*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1996.

épaisseurs de linge, le corps reflète bien l'idéologie des voyageuses : épaisseur, rigidité, pas question de renoncer à leur occidentalité.

Quand Alexine Tinne, exploratrice en crinoline, part à la conquête des sources du Nil en 1869, munie de ses 36 malles, 40 mulets et 4 chameaux (sans oublier sa bibliothèque, ses malles à chapeaux, sa ménagère en argent, son appareil photo...), la douane reste indulgente, mais la morale intransigeante. Et la légende de pointer du doigt son appétit matérialiste gargantuesque comme cause de son assassinat : des Touaregs, éblouis par le mirage de sa caravane de plus de deux cents personnes, l'avaient en effet prise pour une aristocrate fastueuse, ce qu'elle était probablement, mais pas seulement — avant de l'assassiner. La manie d'emporter avec soi ses bibelots, sa bibliothèque et son mobilier favori fait à présent sourire, mais à l'époque, l'abondance des bagages rimait avec « grandeur et richesse », et les aléas du voyage avec « attaques de brigands, naufrage et maladies ». Il fallait sans doute rassurer en orchestrant parfaitement la préparation de ses bagages et de leur contenu¹⁶.

Pour se défaire peu à peu du poids de la culture de départ, pour voyager léger justement, à tous les sens du terme, il faudra tout le travail et l'influence des femmes engagées, voyageuses ou non, du XIXe, que ce soit dans des associations religieuses, philosophiques, sociales, politiques. En ce qui concerne le domaine francophone, on pense bien entendu à Olympe Audouard, Suzanne Voilquin, Flora Tristan etc. Dans l'espace germanophone, il est plus difficile, nous avons tenté de le montrer, de trouver une combinaison des deux (engagement et voyage), mais nombreuses sont les femmes de culture allemande qui, par leur action associée à celle d'autres femmes vont œuvrer pour la construction identitaire de la femme, prenant en main la rédaction de revues féministes, la création de maisons où les femmes en difficultés trouveront refuge etc. Elles s'engageront à côté des hommes, mais également pour elles-mêmes, dans des

¹⁶ Voir : <http://www.3sat.de/page/?source=/ard/sendung/105762/index.html>, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

partis politiques qui affichent clairement les droits de la femme. On pourra évoquer Mathilde Franziska Giesler, on peut citer aussi, en vrac : Anna Paulsen¹⁷ — théologienne —, Bertha Pappenheim¹⁸ pour son action sociale, Lina Morgenstern, journaliste, Luise Büchner, sœur du célèbre Georg, et toutes les femmes qui se sont battues pour la défense des femmes prolétaires jusqu'à Clara Zetkin et Rosa Luxemburg, dont l'action n'aurait pas été possible sans la création en 1865, par Louise Otto-Peters et Auguste Schmidt, du *Allgemeiner Deutscher Frauenverein* à Leipzig — pour la petite histoire Clara Zetkin a été l'élève de la pédagogue Auguste Schmidt. Mathilde Franziska Giesler, après son divorce, travaille, pour assurer son existence et celle de sa fille, dans des journaux libéraux, le *Kölnische Zeitung* et le *Augsburger Allgemeine Zeitung*. Elle crée en 1848 des journaux révolutionnaires et doit se réfugier avec son second mari, lui aussi poursuivi pour des raisons politiques, en Amérique, où elle crée le premier journal féministe en langue allemande publié aux USA, en 1852¹⁹.

On est bien loin, pour ne pas dire aux antipodes, d'Alexine Tinne ! Et cette nouvelle donne, ces déplacements associés à la politique, au journalisme, au reportage sur la cause des femmes, à l'émancipation de la pensée et du corps, tout cela fait qu'on va trouver, au rang des femmes voyageuses, des femmes comme Maria Leitner ou Annemarie Schwarzenbach.

Maria Leitner est une Hongroise germanophone née en 1892 dans une famille juive en Croatie et élevée ensuite à Budapest²⁰. En Suisse, elle va suivre des cours d'histoire de l'art et de sanscrit. Elle est d'abord journaliste pour un journal populaire de Budapest (*Le Soir*) et travaillera pendant la guerre de 1914-18 comme correspondante pour des

¹⁷ Voir : <http://www.fsbz.de/veroeffentlichungen/texte/anna-paulsen.php?liste=246>, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

¹⁸ Marianne Brentzel, *Anna O. Bertha Pappenheim, Biografie*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002.

¹⁹ Martin Henkel & Rolf Taubert, *Das Weib Im Conflict Mit Den Socialen Verhältnissen : Mathilde Franziska Anneke Und Die Erste Deutsche Frauenzeitung*, Bochum, Verlag Edition Égalité, 1976.

²⁰ Voir : http://www.perlentaucher.de/autoren/3816/Maria_Leitner.html, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

journaux de gauche. Antimilitariste, elle fuira la Hongrie et trouvera refuge en Allemagne. À Berlin elle devient reporter pour le magazine « Uhu » des éditions Ullstein et sera envoyée aux USA et en Amérique centrale et Amérique du sud en 1925 où elle continue à s'intéresser au sort des femmes. D'innombrables écrits, associés à ses voyages, sont publiés entre 1929 et 1933, surtout dans des journaux de gauche, elle écrit même un feuilleton qui a pour thème le combat des autochtones de Guyane contre une société de fabrication d'aluminium américaine (*Défends-toi, Akato – Wehr dich, Akato!*). En 1933, elle doit quitter l'Allemagne et commence alors l'exil dont elle reviendra quelque temps, avec de faux papiers, ce qui montre l'immense courage et l'engagement du personnage. En 1940, revenue en France, elle est arrêtée et conduite au camp de Gurs dont elle s'évade et on la voit pour la dernière fois à Marseille (témoignage d'Anna Seghers). Apparemment, mais on n'en est pas certain, elle serait morte dans un camp de déportation²¹. On le voit bien, les études préalables ont aidé à la prise de conscience des problèmes de la société et du monde : ces diplômes acquis facilitent également l'entrée des filles dans le cercle des journalistes, écrivains, politiciens de tout ordre. Cela vaut aussi pour Annemarie Schwarzenbach.

En 2008, pour le centième anniversaire de sa naissance, de nombreuses expositions furent organisées pour rendre un hommage unanime et vibrant à Annemarie Schwarzenbach, icône-garçonne, libérée ou peut-être pas vraiment au bout du compte²². En tout cas, cette si belle personne qualifiée, par Roger Martin du Gard, d'ange inconsolable, fut également une travailleuse et une anti-nazie inconsolable : l'écrivaine-voyageuse morphinomane suisse à la silhouette de dandy dégingandé, l'amie d'Erika et Klaus Mann (avec lesquels elle finança une revue pour contrer le fascisme) et de Carson

²¹ Gabriele Habinger, (ed), *Maria Leitner: Reportagen aus Amerika. Eine Frauenreise durch die Welt der Arbeit in den 1920er Jahren*, Vienne, Promedia, 1999 ; Schwarz, Helga W. : « Maria Leitner – eine Verschollene des Exils ? » in: Claus-Dieter Krohn, Thomas Koebner et Wulf Köpke, (eds) : *Exilforschung. Ein internationales Jahrbuch*, vol. 5 : *Fluchtpunkte des Exils und andere Themen*. Munich: 1987, p. 123–134.

²² http://www.swissinfo.ch/fre/infos/magazine/Lisbonne_se_souvient_d_Annemarie_Schwarzenbach_.html?cid=8582102, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.

McCullers, qui tomba amoureuse d'elle. Son visage fit la une de quelques magazines illustrés pour lesquelles elle travailla et il fut aussi un objet d'attention pour des photographes comme Marianne Breslauer. Mais avant, l'écrivaine et photographe avait traversé Berlin, l'Espagne, la Turquie, la Syrie, l'Irak, la Palestine, l'URSS, la Finlande, l'Iran (elle se maria avec le secrétaire d'ambassade français Claude Clarac, et elle y séjourna de nombreuses fois) parcouru les États-Unis et l'Afghanistan, poussé jusqu'en Inde, New York (avant d'être expulsée), le Portugal, le Congo, le Maroc ...et la Suisse, l'Engadine où elle mourut, comme le veut l'histoire, d'un accident de bicyclette à l'âge de 34 ans. Cette Européenne de l'entre-deux guerres réfléchit la réalité du monde dans ses articles et ses photographies (les uns n'allant pas sans les autres) : les motifs du colonialisme, des totalitarismes, de la pauvreté, du nationalisme, de l'orientalisme y sont pris en considération. Des commentateurs relèvent que les images de Schwarzenbach ne se veulent jamais définitives, mais sont bien plutôt l'expression d'une errance continue, dans l'angoisse de ce qui va venir (« *La maison brûle inutile de se répéter la même chose. Elle brûle, nous en souffrons, toute l'humanité en souffrira* », 1933). Cette expérience de l'image vient d'abord des États-Unis, où elle prend contact avec les photographes de la FSA (Farm Security Administration), et d'où elle emporte le désir de donner une histoire à ceux qui n'en sont pas les héros. Elle photographie les parades, les postures, la manipulation, la pauvreté. Les voyages entrepris en Orient en 1938/39 avec la Genevoise Ella Maillart, qui voulait ainsi la sauver de la toxicomanie, apparaissent aussi comme un temps fort de sa vie. D'autant que cette dernière commente ici un film rescapé — du moins les quelques rushes rescapés d'un film, dont elle recompose après coup la narration. On y découvre la vie des exploratrices : (« Nous avons voyagé seules, sans boy ni chauffeur, et même sans gentleman. Nous n'avions emporté ni bouteilles de bière fraîche ni armes à feu, nous comprenions à peine quelques bribes de persan. Nous avions également renoncé à prendre un interprète. Jamais on ne nous a demandé un passeport, jamais on ne nous a réclamé les papiers de notre Ford immatriculée dans les

Grisons. On n'a pas vérifié le montant de nos devises et on ne nous a pas fait payer de taxe pour un poste de radio qui ne fonctionnait d'ailleurs plus depuis longtemps. Certes, dans un trou complètement perdu, on s'est renseigné pour savoir si nous n'étions pas originaires du Japon, mais ça n'était vraiment pas méchant. » (Schwarzenbach, *Où est la terre des Promesses ? 1939-40*). Les burkas des femmes, dont elle détaille l'état de "peur" permanente, les bouddhas de Bamiyan (dont les derniers furent décapités au temps des Talibans) ne sont pas les seules attractions. Le point de vue d'Annemarie Schwarzenbach représente plutôt des fragments et on constate à quel point chez Annemarie Schwarzenbach l'Orient n'est pas l'autre. Elle ne le décrit pas comme quelque chose d'étrange. Elle, intérieurement distante à elle-même, découvre la même étrangeté dans ses destinations de voyage²³.

Certes les motivations de Schwarzenbach — quand elle prend la décision de voyager ainsi par le monde — relèvent sans doute plutôt de la psychologie, de la sociologie et de la politique que de la science pure. Elle veut fuir le milieu bourgeois et riche dont elle est issue, elle veut échapper à cette « éducation mortifère, cette éducation à mort », dont parlera plus tard Fritz Zorn dans son livre *Mars*. Elle veut en découdre également avec le nazisme et se déplace pour tisser des réseaux. Elle désire rendre compte du monde dans lequel elle vit, en photographiant, en décrivant dans ses récits les pays, les gens qu'elle découvre. La notion de savoir ici est acquise : quand elle part, Annemarie Schwarzenbach est déjà une fille cultivée, elle a étudié en Suisse et à Paris, elle s'est créé un personnage mi-ange, mi-garçonne des années 20. La nouvelle Eve est sportive, dynamique, elle a les cheveux courts, porte des jupes courtes ou des pantalons, fume, conduit des automobiles ... L'exploit accompli par l'Allemande Clärenore Stinnes et son co-équipier, le cameraman suédois Carl-Alex Söderström, le premier tour du monde en automobile, soit 46758 km, leur arrivée triomphale à Berlin sur l'Avus le 24

²³ Sur Annemarie Schwarzenbach, on lira entre autres : Mirella Carbone, (éd.), *Annemarie Schwarzenbach, Werk, Wirkung, Kontext*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2010.

juin 1929, après avoir traversé des moments difficiles dus à toutes sortes d'événements (guerres civiles, attaques de bandits etc.) et la sortie du documentaire en 1931 (en auto à travers deux mondes), tout cela contribue à forger l'image de la femme libérée, autonome²⁴.

Et la conjugaison du contenu et de la forme ont un impact quasi publicitaire. Mais contrairement à d'autres écrivaines de son époque, comme Vicki Baum, Irmgard Keun ou Marielouise Fleißer, Annemarie Schwarzenbach ne consacre pas de romans ou d'écrits entiers à des personnages féminins : Christina, dans *Freunde um Bernhard*, n'a qu'un rôle secondaire. Ce n'est pas qu'Annemarie manque de projet sur ce thème, mais la vie fera — hasard ou nécessité ? — qu'ils n'aboutiront pas. Jamais complètement libérée de son milieu (elle se marie bien que lesbienne), elle cherche de l'aide dans la morphine et sa mort à 34 ans, due aux suites d'un accident de vélo, laisse perplexe. À la recherche de son moi, de son identité profonde et première, elle s'incarne dans toutes sortes de personnages (la photographe, l'écrivaine, la garçonne, la voyageuse, l'opposante et... la femme) et finit par se perdre dans ses différentes incarnations. Certains commentateurs, de nos jours, parlent à propos d'Annemarie Schwarzenbach de dissolution du moi. Sa mort brutale apparaît alors peut-être comme l'aveu de la défaite, l'ultime capitulation. Maria Leitner elle aussi paie de sa vie son engagement, à part égale avec sa judéité sans doute. Mais on est entré avec ces voyageuses, même si rien n'est jamais définitif, dans une ère où l'on déconstruit, à défaut de s'en libérer totalement, le corps, la maison, le pays, pour édifier une identité neuve et probablement plus authentique.

²⁴ Erica Moeller (von), « Fräulein Stinnes fährt um die Welt », film, production : taglicht media, coproduit par WDR, Cologne, 2008. Informations consultables sur : <http://www.fraulein-stinnes.de/hintergrundinfos/fraulein-stinnes>, consulté pour la dernière fois le 06/05/2011.